

//// JAZZ HOT : LOUIS ARMSTRONG. (Salle Pleyel.)

Je ne cacherai pas ma désillusion. Certes Armstrong joue de la trompette d'une façon inouïe et vraiment pathétique. La puissance et la splendeur du son dépassent tout ce qu'on peut entendre en ce genre mais, quel mauvais usage ce prodige fait de ses dons ! Un orchestre de jazz au dessous du médiocre en dépit du pianiste Hermann Chittison d'une virtuosité et d'une sensibilité hot admirable, joue straight des arrangements d'une platitude mélodique et harmonique écrasante. Armstrong chante, (mais le micro étant détraqué, on ne l'entendit guère), puis il attrape sa trompette, annonce un chorus où sa variation se réduit le plus souvent à quelques notes piquées de plus en plus haut. Lorsqu'il arrive en haut de l'échelle, l'orchestre s'arrête comme pour l'équilibriste qui va tenter le saut de la mort, et Armstrong décroche sa note au bout d'une longue fusée sonore. La salle hurle d'enthousiasme, l'orchestre joue un autre air et il recommence... J'exagère à peine...

Ceux qui se souvenaient des beaux disques d'autrefois : *West End Blues*, *St-James infirmary*, *Rockin' Chair* étaient consternés. Voilà ce que le public anglais a fait de cet instrumentiste génial, véritable force de la nature. Il ne sait plus (ou ne veut

plus) inventer comme jadis ces variations ingénieuses, disloquant le thème et le reformant pour la joie de notre oreille et de notre esprit. Il sait qu'il lui suffit de donner quelques notes suraigues pour que le public soit content... Mieux vaut, sans doute risquer de se faire éclater les lèvres à ce jeu que de se fatiguer le cerveau. Un jour viendra où l'auditoire de plus en plus inculte ne demandera plus aux virtuoses d'interpréter des œuvres, mais d'exécuter dans des temps records, des exercices pianistiques ou violonistiques de plus en plus difficiles. Où est la musique dans tout cela? Et j'évoquais le souvenir de Duke Ellington et de son splendide orchestre, jouant avec une telle poésie, une telle invention, faisant alterner les arrangements ingénieux pleins de trouvailles d'harmonie et de timbre, et les improvisations d'où naissaient spontanément les plus étonnantes merveilles sonores, art de création continue, déconcertant au premier abord, mais où se découvrait, sous un aspect sauvage et mystérieux, l'antique démon de la musique, le Dieu Pan, roi des forêts vierges...

Le malheur, c'est que, de plus en plus, le hot recrute des adeptes qui confondent la fin et le moyen et n'admirent dans cet art si original et expressif que la virtuosité technique des exécutants. Comme ils sont le grand nombre, les impressarios engagent les musiciens à les satisfaire et c'est ainsi que Louis Armstrong, le plus grand joueur hot de ce temps, en arrive à nous donner le spectacle affligeant de l'autre soir...

Henry PRUNIÈRES.

J'avais écrit ces lignes après le premier concert, mais je tins à courir ma chance et revins le lendemain. L'orchestre était toujours aussi mauvais, mais Armstrong probablement averti de la désillusion de ses plus enthousiastes admirateurs, tint à honneur de les faire revenir sur leur mauvaise impression. Il fut éblouissant dans les chœurs joués et chantés de *There's a cabin in the pines*, *Confessin*, *You rascal you*. Délivré de l'obsession des notes suraigües, il tint à honneur de montrer qu'il n'avait pas perdu ses qualités d'invention mélodique et rythmique. Je ne suis pas persuadé que le public ait compris, mais les vrais amateurs de jazz reconnurent avec joie, sinon le Louis des meilleurs disques de la période américaine, du moins le formidable instrumentiste qui reste le premier joueur hot du monde.